

Accueillez en vous l'hospitalité

Enzo Bianchi

Le mot « accueil », dans un temps comme le nôtre et dans notre pays où nous nous sentons obligés de parler de « rejet », ne peut pas être laissé aux marges de la dimension sociale (et politique) qui lui est liée. Partager dans la communauté les questions les plus importantes qu'il pose et confronter les diverses positions à la lumière de la parole de Dieu, peut faire émerger les contradictions et les craintes mais aussi faire naître des élans de générosité et des initiatives communes d'accueil et d'ouverture.

Aujourd'hui, pratiquer l'hospitalité à la manière des peuples semi-nomades du Moyen-Orient, dont témoigne l'épisode d'Abraham au chêne de Mambré dans le livre de la Genèse, apparaît toujours plus difficile. L'antique coutume, présentée dans toutes les cultures comme un devoir sacré, est en train de se perdre, en particulier dans ce que nous appelons la civilisation « occidentale ». Les causes de ce phénomène sont certainement multiples. Tout d'abord, le déclin de la pratique de l'hospitalité est liée au caractère consumériste de la société occidentale. Le marché aujourd'hui s'est emparé également de l'hospitalité, la détournant de sa gratuité pour en faire un objet commercial, un « business ». Il faut également prendre en compte le nouveau mode de présence des étrangers dans nos sociétés. Il ne s'agit plus d'une présence épisodique ou saisonnière, mais d'une implantation importante, durable, et « plurielle », à l'opposé des migrations qui ont eu lieu depuis le XIXe siècle. Les étrangers qui arrivent parmi nous sont de pays, de cultures et de mondes religieux éloignés des nôtres et très différents entre eux. Beaucoup, parmi les habitants de nos pays, se sentent alors menacés dans leur identité culturelle et religieuse. En outre, la situation de l'emploi et les questions de sécurité font que les étrangers finissent par faire peur. La peur de celui qui est différent, et le rejet des formes culturelles, morales, religieuses et sociales qui sont éloignées des nôtres finissent par nous pousser toujours plus rapidement vers la sphère du « privé », l'isolement, la fermeture à l'autre, peut-être sous le masque du souci de garder son identité propre.

Il faut aussi reconnaître que, peu à peu, cette attitude de méfiance et de défense a tendance à polluer l'ensemble de nos relations, de sorte que nous finissons par ne plus pratiquer l'hospitalité même à l'égard de celui que l'on peut définir, au sens strict, comme le « prochain », celui qui est « le plus proche », celui qui vit côte à côte avec nous, partageant la même langue et la même culture. Ainsi nos maisons ressemblent-elles de plus en plus à des forteresses protégées par des serrures, portes, portails, systèmes d'alarme, des caméras, des clôtures et des murs. Nous sommes progressivement devenus esclaves d'une mentalité de plus en plus étroite, qui se ferme à tout ce qui apparaît comme « autre », inconnu, nouveau, différent. On en vient alors à penser l'hospitalité comme seulement dirigée vers ceux que nous invitons. Mais l'invitation n'a rien à voir avec l'hospitalité, et les attentions qu'on prodigue à l'invité n'en relèvent pas (...)

L'autre véritable n'est pas celui que nous choisissons d'inviter chez nous - avec l'arrière-pensée, peut-être, d'être invités à notre tour (Lc 14,12-14) - mais bien celui qui apparaît devant nous sans que nous l'ayons choisi. C'est celui qui vient à nous, poussé simplement par les événements, par la trame que tisse notre vie, parce que l'hospitalité est à la croisée des chemins. L'autre est celui qui se tient devant nous comme une présence exigeant d'être écoutée dans sa diversité irréductible ; peu importe qu'il appartienne à une autre ethnie, à une autre foi, à une autre culture, c'est un être humain et cela doit suffire pour que nous l'accueillions. En d'autres termes, pourquoi offrir l'hospitalité ? Parce qu'on est homme, pour devenir homme, pour humaniser sa propre humanité. Nous avons à prendre conscience du fait que chacun de nous, en tant que personne venue au monde, est hôte de l'humain, faute de quoi l'hospitalité courra le risque de se réduire à des devoirs à accomplir. Elle relèvera peut-être de gestes significatifs au niveau éthique, mais elle se situera sur un plan

fondamentalement extérieur et ne deviendra jamais une réponse à la vocation profonde de l'homme, l'accomplissement de notre humanité à travers l'accueil de l'humanité de l'autre.

Nous considérer hôtes de l'humain qui est en nous, hôtes et non maîtres, peut en revanche nous aider à prendre soin de l'humain qui est en nous et dans les autres, à sortir de l'indifférence perverse et du refus de la compassion, cela seul qui peut nous amener à nous engager à l'égard de l'autre, dans son propre besoin. Le pauvre, le sans-abri, le vagabond, l'étranger, le mendiant, celui dont l'humanité est humiliée par le poids des privations, des refus et de l'abandon, commence à être accueilli lorsque je me mets à ressentir comme miennes son humiliation et sa honte, lorsque je comprends que la mise à mort de son humanité est la mise à mort de la mienne. Alors, sans témoigner d'inutiles attitudes de culpabilité ou d'hypocrites bons sentiments, je peux mettre en œuvre une relation qui me portera à faire tout ce qui m'est possible en faveur de l'autre.

(Enzo Bianchi, Il Sole 24 Ore, 23 mai 2010)